



**Laure
MURAT**

**Relire :
enquête
sur une
passion
littéraire**



Catherine HELIE/Gallimard/Leemage

Le Monde, 25 septembre 2015, Jean Birnbaum

Laure Murat, zigzags dans le métro

Nous publions aujourd'hui, sous la plume d'Antoine de Baecque, le portrait d'une femme remarquable, l'historienne Laure Murat, qui consacre sa nouvelle enquête à la pratique de la relecture. Parmi les qualités qui font de chacun de ses livres un enchantement, il faut en souligner deux : l'art du vagabondage et le sens de l'humour. Dans *La Loi du genre* (Fayard, 2006), elle s'intéressait à la « **tribu des hors-genres** » (homosexuels, travestis...) en se promenant du discours médical à l'écriture littéraire et du roman au rapport de police. D'une plume drôlement libre, elle montrait que, au XIX^e siècle, ces différents discours entretenaient les uns avec les autres une « **fraternité souterraine** », nourrissant un regard effrayé et loufoque sur le brouillage des identités sexuelles.

On retrouve cette mobilité narquoise dans le joli petit livre que Laure Murat publie aujourd'hui, en même temps que son enquête sur la relecture. Intitulé *Flaubert à La Motte-Picquet* (Flammarion, 96 p., 8 €), ce mince volume propose une « **cartographie de la lecture souterraine** ». Des mois durant, passant d'une ligne à l'autre et sautant de wagon en wagon, Laure Murat a observé les lecteurs dans chaque rame du métro parisien. Munie d'un simple carnet, elle s'est contorsionnée pour essayer de saisir les titres de tous les ouvrages, polars du soir et romans du petit matin, livres de poche ou gros pavés, que ses compagnons « underground » tenaient entre leurs mains. Il en résulte un texte impossible à classer, ou plutôt à attraper, qui se balade sans cesse entre étude de terrain et saynètes littéraires. Un livre qui souvent fait rire et quelquefois bouleverse, parce qu'il rend superbement hommage à une autre fraternité souterraine, indifférente aux frontières de genre comme aux barrières de classe : celle des lecteurs.

Laure Murat - Historienne à rebours, Antoine de Baecque

Elle a été journaliste. Avant d'écrire des livres remarquables, fondés sur des archives négligées – sa passion. Avant de soutenir sa thèse de doctorat. Avant d'enseigner, aujourd'hui à Los Angeles. Et de s'intéresser à la pratique de la relecture au début du XXI^e siècle

L'une des grandes qualités de Laure Murat est l'inventivité dans le choix de ses sujets d'études. Son nouveau livre, *Relire. Enquête sur une passion littéraire*, est pour le moins un bel objet, une pratique propice aux rêveries. Barthes écrivait à propos de la relecture : *"Elle n'est plus consommation, mais jeu (ce jeu qui est le retour du différent). Elle seule sauve le texte de la répétition, car ceux qui négligent de -relire s'obligent à lire partout la même histoire."* La relecture fait-elle le livre ? Et d'ailleurs pourquoi garde-t-on des livres, sinon pour les relire un jour ? Ce verbe sans synonyme est plus polysémique qu'il n'y paraît.

L'idée de l'enquête est née de l'expérience assez cuisante d'un souvenir et de la perplexité dans laquelle ce *"faux souvenir"* l'a jetée. L'historienne avait vu, toute jeune, émerveillée, *Atys*, de Lully, en 1987, à l'Opéra Comique, dans la version Christie-Villégier ; elle revoit le spectacle dans la même configuration vingt-cinq ans plus tard, en 2011, à Versailles. Entre ces deux dates, la scène enchantée de Cybèle descendant du ciel sur son char volant a disparu. Frustration, colère, incrédulité. Cette vision a, en fait, été purement et simplement inventée par Laure Murat... Son enquête sur la relecture s'ancre dans ces sentiments mêlés – plaisir attendu et mis en déroute.

L'alchimie de la trouvaille est délicate à saisir. *"Je n'ai pas été "enseignée", explique l'historienne. Je n'ai jamais été étudiante : pas de cadre, pas de doxa, pas de norme... Donc pas d'interdits, ajoute-t-elle. Je ne crois pas qu'il existe de mauvais objets. Je déblaye mon propre chemin. Et je suis très scrupuleuse : quand je croise une*

question qui m'intéresse, je reprends tout de zéro, comme si je ne savais rien. Littéralement, je nais au problème, sans préjugé ni mode à suivre. Et j'écris comme si le lecteur, lui aussi, ne savait rien ; ce qui nous rapproche."

C'est ainsi que sont nés des livres aussi étonnants que *La Maison du docteur Blanche* (JC Lattès, 2001), sur les idées et les patients étranges (de Nerval à Maupassant, de Gounod à Théo Van Gogh) d'un singulier thérapeute de la folie au milieu du XIX^e siècle ; *Passage de l'Odéon* (Fayard, 2003), sur le couple formé par Sylvia Beach et Adrienne Monnier, duo phare de la vie littéraire parisienne dans l'entre-deux-guerres ; ou *L'homme qui se prenait pour Napoléon* (Gallimard, 2011), qui plonge dans les pathologies bizarres qu'a engendrées la passion politique depuis la Révolution, le "délire d'histoire".

L'autre clé de la personnalité de Laure Murat est l'amour des archives : "*Ma passion pour les archives dure, et elle ne changera pas*", assène l'historienne. Particulièrement les plus secrètes et les plus inédites. Elle les dénêche aux Archives nationales, dans les fonds de l'Assistance publique à Charenton, dans ceux de la police, conservés dans cet étrange carré en préfabriqué-qui-dure posé place Maubert, où font résurgence, au gré des recherches, les affaires les plus étranges et les mystères les moins explicables. Mais cela fait longtemps que Laure Murat a fait sienne la devise de l'historien américain Robert Darnton : "*Moins on comprend un document remonté du passé, plus il est intéressant...*"

« Un sujet sensible »

La nouvelle enquête ne s'appuie pourtant pas sur un fonds d'archives anciennes. Elle est strictement contemporaine, puisqu'elle porte sur la passion relisante des hommes et femmes de lettres d'aujourd'hui, qu'elle soit obsessionnelle, boulimique, nostalgique, utilitaire, fétichiste, banale ou éphémère. Laure Murat élabore un questionnaire, à la fois lâche et précis, et contacte deux cents personnes, des "*professionnels*" de la relecture (écrivains, éditeurs, professeurs de littérature, comédiens...).

"C'était une bouteille à la mer, ou plutôt deux cents petites bouteilles, je ne savais pas quoi en attendre. Plus de la moitié des destinataires a répondu ! Alors je me suis dit que je touchais un sujet sensible, sûrement parce qu'il est à contre-courant d'un temps où les réseaux sociaux imposent une vitesse supersonique à nos échanges, sommés d'être efficaces, de préférence limités à cent quarante caractères. La relecture, qui est un éloge de la répétition et de la lenteur, est une provocation, un défi. Elle permet d'accéder au noyau dur de la passion littéraire." Laure Murat mène elle-même une trentaine d'entretiens ; elle en publie vingt dans son livre, avec Angot, Echenoz, Ernaux, Chamoiseau, Noguez, Forest, Rolin ou Chevillard, matériau le plus précieux de son enquête. S'est-elle pour autant affranchie des archives ? "*Je me suis aperçue que non*", répond-elle. Là, l'archive n'est pas une découverte, n'est pas un legs subreptice de l'histoire, je l'ai constituée. Cette matière est inédite, riche, complexe, comme si j'avais trouvé une liasse de documents du début du XXI^e siècle au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, une archive vivante. C'est aussi pour cela que j'ai voulu la donner à lire : je fais partager mon corpus."

Cette manière si originale de travailler l'histoire se reflète dans l'itinéraire de Laure Murat. Ni universitaire ni normalienne, la jeune femme s'est formée sur le tas, celui de l'écriture de presse culturelle, pigeant pour *Beaux-Arts*, *La Revue de l'art*, *Le Monde de la Révolution française*, France Culture ou Radio Aligre. La révélation a lieu en 1996, quand on lui propose un séminaire aux Beaux-Arts : "*Moi qui ai toujours détesté l'école, j'ai soudain adoré enseigner.*" Mais, pour faire métier d'enseigner dans les facultés françaises, il faut une thèse.

« La cordialité américaine »

Intervient alors la deuxième révélation, l'accueil aux États-Unis. "*J'ai été prise, à la suite de mes publications, à l'Institut for Advanced Studies, à Princeton.*" C'est dans ce temple convivial de la recherche américaine que la descendante du prince Murat, "*jeune doctorante de 40 ans*", écrit sa thèse, soutenue en septembre 2006 à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), ayant trait aux débats sur le genre en France. Deux mois plus tard, elle est élue enseignante titulaire au département de français de l'université de Californie à Los Angeles... "*Je parlais mal l'anglais, j'exerçais un métier auquel je ne connaissais rien, et je découvrais une ville effrayante où on ne circule qu'en voiture. J'ai tout fait à l'envers ! Mais une femme invertie en vaut deux... et j'ai adoré ça*", s'amuse celle qui revendique son homosexualité.

Laure Murat est même tombée amoureuse de L.A., vivant désormais "*à l'américaine*", donnant cours aussi bien sur la spécificité si subtile de la littérature française que sur les super-héros ou l'affaire DSK. "*Je me suis adaptée à la cordialité américaine, à ce rapport à l'autre qui fonctionne si différemment. Nous sommes de faux cousins : là-bas, ma vie est plus facile, plus détendue, je bénéficie de tous les moyens pour travailler, on ne me dit jamais non.*" Mais la France lui manque, tout de même. Au fait, que regrette-t-elle de la francité, et que retrouve-t-elle avec le plus de plaisir en revenant, quatre mois tous les étés, fouiller dans les archives parisiennes et flâner dans la ville ? "*L'amitié. Je redécouvre à chaque fois cette profondeur amicale, un certain type de complicité, de proximité, qui va vite et qui va loin.*"

Relire. Enquête sur une passion littéraire, de Laure Murat, Flammarion, 302 p., 19 €

Têtes de lecture

Pourquoi relit-on un texte ? Que lit-on (et comment) dans le métro ? Sur deux registres fort différents (méditatif pour l'un, plaisantin pour l'autre), une essayiste éclaire nos mille rapports à l'écrit.

Diplômée de l'EHESS et docteur en histoire, Laure Murat est une écrivaine française. Elle obtient le prix Goncourt de la biographie en 2001 pour *La Maison du docteur Blanche* (éd. JC Lattès). Elle est professeur au département d'études françaises et francophones de l'université de Californie-Los Angeles

Quel est le point commun entre Napoléon, le métro, le docteur Blanche et le troisième sexe? Une chercheuse mutine qui aime se promener en littérature et sur ses chemins buissonniers : Laure Murat se fait l'archiviste des textes, des traces, mais aussi des drôles de créatures qui en font leur vie. Dans un essai vagabond, elle promène sa loupe sur la passion de la relecture, explorée comme une pratique aussi intime que collective. A partir d'un questionnaire envoyé à 200 grands lecteurs et gens du livre, elle dresse une « cartographie non pas des lectures, mais des références auxquelles de grands lecteurs francophones retournent régulièrement » - un terreau commun et contrasté.

Pourquoi garde-t-on ses livres, sinon pour les relire un jour, en quête de la personne qu'on était ou de celle que l'on est devenu?

À travers les confidences de Marianne Alphant ou d'Annie Ernaux, d'Olivier Rolin ou de Philippe Forest, s'esquisse un monde parallèle, indissociable et pourtant distinct, à celui de la lecture. Relire est-il répétition ou différence ? Si l'on cherche à retrouver une interprétation ou des émotions envolées, à se ressaisir d'une époque qui n'est plus là, il apparaît que la relecture n'est pas seulement tournée vers le passé, dans le sens de la réminiscence platonicienne. Elle serait plutôt de l'ordre d'un « ressouvenir en avant », une lecture nouvelle, productrice de différence, au sens de Barthes : « Plus il y a répétition, plus il y a différence. » Elle ferait advenir un *work in progress*, « texte pluriel, même et nouveau ». Dans cet univers de « palimpseste et de poupées russes » surgissent, entre les auteurs, des confluences. Parmi d'autres, une conclusion largement admise : c'est à la relecture que l'on reconnaît le véritable génie littéraire.

De Proust, de Flaubert, d'Agatha Christie... la relecture permet de comprendre « où passe la magie » de tel ou tel livre, de s'approprier son « secret de fabrication ». Relire inciterait à écrire. C'est par la relecture que Bernard Hoepffner se dit traducteur. C'est par la relecture que Linda Lê est née à l'écriture. Et Tiphaine Samoyault relit deux fois par an, depuis ses 8 ans, les onze tomes de *La Petite Maison dans la prairie*, sorte de « contretemps », de parenthèse, pour « se relier à soi-même et amorcer le travail créatif ». Relire, aussi et surtout, s'apparenterait à une relation humaine : le livre revisité tel un ami se dérobe de temps à autre, mais on peut compter sur lui. Dans le très drôle *Flaubert à La Motte-Picquet*, Laure Murat consigne les lectures suburbaines : que lit-on dans le métro parisien ? Si son enquête sur la relecture l'avait amenée à calculer une moyenne de 93 % d'hommes parmi les auteurs cités, et 42 % d'étrangers, avec une prédominance de fictions et d'époque moderne, cet inventaire-là se fait au gré du hasard, au caprice des coups de coude et rêveries des trajets. Il semble certains jours que « tout le monde lit le même livre ». Walter Benjamin, déjà, se demandait ce que le voyage procure au lecteur : « Son corps n'est-il pas la navette qui, à la cadence des roues, passe inlassablement à travers la chaîne, le livre du destin de son héros ? »

Un pays des merveilles se met alors à pousser sous nos yeux, où lecteurs, auteurs et personnages, livres écrits et fantasmés taillent une bavette. Les lecteurs matinaux se mettent à ressembler au héros du livre qu'ils dévorent; certains, l'espace d'une seconde, ressemblent à un écrivain. Ainsi cette vieille femme édentée qui fait penser à Michel Houellebecq, « comme si lui-même était devenu la chose qu'il décrivait ». Des ponts s'érigent entre tous ces costumes de l'être et du texte : une promenade malicieuse autant que délicieuse.